



## Prosper Mérimée (1803-1870)

« Mérimée ne croit pas que Dieu existe, mais il n'est pas bien sûr que le diable n'existe pas » Sainte-Beuve, *Portraits contemporains T. 3*, cité par P.G. Castex dans le chapitre « Mérimée et son art » in *Le conte fantastique en France, de Nodier à Maupassant*.

.....  
Prosper Mérimée a publié son premier livre très jeune, à l'âge de vingt-deux ans, mais sa vocation littéraire n'est pas exclusive. Nommé inspecteur général des Monuments historiques, Mérimée développe des activités d'archéologue, d'historien, de traducteur et de linguiste. Après quelques supercheres littéraires, il donne plusieurs ouvrages d'érudition ainsi que des notes de voyage. Mérimée excelle dans l'art de la nouvelle qui le rend célèbre avec notamment *La Double Méprise* (1833), *Les Âmes du purgatoire* (1834), *La Vénus d'Ille* (1837), et les deux chefs-d'œuvre que sont *Colomba* (1840) et *Carmen* (1845). Traducteur de Pouchkine, Gogol et Tourgueniev, il contribue à introduire en France la littérature russe. (Source: BNF, Gallica, les essentiels)

.....  
Outre leurs sources savantes ou ésotériques, la teneur des contes fantastiques de Mérimée doit beaucoup aux mythes, légendes médiévales, au folklore, aux superstitions régionales (la « couleur locale »). Son style est élégant, classique, voire « sec » aux dires de certains de ses contemporains.

### Supercheres littéraires:

*Le Théâtre de Clara Gazul* (1825), *La Guzla*, choix de poésies illyriennes recueillies dans la Dalmatie, la Bosnie, la Croatie et l'Herzégovine.(1827)

### Œuvres à caractère historique:

*Chronique du règne de Charles IX* (1829) // La Saint-Barthélémy.

*Le Carrosse* (1830) dont l'action se déroule à Lima au XVIII<sup>e</sup> s. Pièce inscrite à la Comédie Française, reprise avec des variantes dans l'Opérette *La Périchole* d'Offenbach, 1868.

### Oeuvres à dimension fantastique :

*Les âmes du Purgatoire* (1834) //mythe de Don Juan, \* *Vision de Charles XI* (1829), \* *Il Viccolo di Madama Lucrezia* (1846), \* *Lokis* (1873), \* *Djoumane* (1874)  
*Lokis* (1873), avec ce proverbe lithuanien en épigraphe : \* *Miszka su Loki/Abu du Tokiu=Les deux font la paire.*

Le narrateur, professeur de linguistique, est en mission en Lituanie pour y étudier les langues anciennes, afin de traduire la Bible en « jmoude ». Accueilli dans la maison du comte Michel Szémioth, il est intrigué par sa personnalité changeante. Son attention est aussi attirée par la maladie de la mère du comte, devenue folle quelques jours après son mariage, à la suite d'une grande frayeur éprouvée au cours d'une chasse. Le narrateur assiste au mariage du comte avec la belle M<sup>lle</sup> Iwinska, dont les circonstances lui paraissent de plus en plus étranges... Le sujet de *Lokis* est tellement scabreux que Mérimée a longtemps hésité à publier cette nouvelle fantastique dans laquelle il laisse planer un certain mystère. (Source: I Bibliothèque)

// cf. Irène Bessière « *Le cas et la devinette* » > *Mot à mot: Michon (Michel) avec Lokis, tous les deux les mêmes.* (Note de l'auteur).

Prosper Mérimée , *La Vénus d'Ille* (1837)

« *Que la statue, disais-je, soit favorable et bienveillante, puisqu'elle ressemble tant à un homme* » Lucien, écrivain grec, II<sup>e</sup> ème siècle avt J-C (...)

Philopsedès, l'Homme qui aime les mensonges (Note de l'auteur)

(...) *La découverte archéologique, portrait de la statue.*

Cette expression d'ironie infernale était augmentée peut-être par le contraste de ses yeux incrustés d'argent et très brillants avec la patine d'un vert noirâtre que le temps avait donnée à toute la statue. Ces yeux brillants produisaient une certaine illusion qui rappelait la réalité, la vie. Je me souviens de ce que m'avait dit mon guide, qu'elle faisait baisser les yeux à ceux qui la regardaient. Cela était presque vrai, et je ne pus me défendre d'un mouvement de colère contre moi-même en me sentant un peu mal à mon aise devant cette figure de bronze.

" Maintenant que vous avez tout admiré en détail, mon cher collègue en antiquaille, dit mon hôte, ouvrons, s'il vous plaît, une conférence scientifique. Que dites-vous de cette inscription, à laquelle vous n'avez point pris garde encore ? "

Il me montrait le socle de la statue, et j'y lus ces mots :

CAVE AMANTEM.

*(...)Partie de jeu de paume avant le mariage, mariage civil, puis religieux, promenades et repas.*

Contre l'attente générale, M. Alphonse manqua la première balle ; il est vrai qu'elle vint rasant la terre et lancée avec une force surprenante par un Aragonais qui paraissait être le chef des Espagnols. C'était un homme d'une quarantaine d'années, sec et nerveux, haut de six pieds, et sa peau olivâtre avait une teinte presque aussi foncée que le bronze de la Vénus. M. Alphonse jeta sa raquette à terre avec fureur.<sup>[SEP]</sup> « C'est cette maudite bague, s'écria-t-il, qui me serre le doigt, et me fait manquer une balle sûre ! » Il ôta, non sans peine, sa bague de diamants : je m'approchais pour la recevoir ; mais il me prévint, courut à la Vénus, lui passa la bague au doigt annulaire et reprit son poste à la tête des Illois. Il était pâle, mais calme et résolu. Dès lors il ne fit plus une seule faute, et les Espagnols furent battus complètement. Ce fut un beau spectacle que l'enthousiasme des spectateurs : les uns poussaient mille cris de joie en jetant leurs bonnets en l'air ; d'autres lui serraient les mains, l'appelant l'honneur du pays.(...) Le chagrin des vaincus ajoutait encore à l'éclat de sa victoire.« Nous ferons d'autres parties, mon brave, dit-il à l'Aragonais d'un ton de supériorité ; mais je vous rendrai des points »J'aurais désiré que M.

Alphonse fût plus modeste, et je fus presque peiné de l'humiliation de son rival. Le géant espagnol ressentit profondément cette insulte. Je le vis pâlir sous sa peau basanée. Il regardait d'un air morne sa raquette en serrant les dents ; puis, d'une voix étouffée, il dit tout bas : **Me lo pagarâs** La voix de M. de Peyrehorade troubla le triomphe de son fils ; mon hôte, fort étonné de ne point le trouver présidant aux apprêts de la calèche neuve, le fut bien plus encore en le voyant tout en sueur, la raquette à la main. M. Alphonse courut à la maison, se lava la figure et les mains, remit son habit neuf et ses souliers vernis, et cinq minutes après nous étions au grand trot sur la route de Puygarrig. Tous les joueurs de paume de la ville et grand nombre de spectateurs nous suivirent avec des cris de joie. (...) Nous étions à Puygarrig, et le cortège allait se mettre en marche pour la mairie, lorsque M. Alphonse, se frappant le front, me dit tout bas : « Quelle brioche ! J'ai oublié la bague ! Elle est au doigt de la Vénus, que le diable puisse emporter ! Ne le dites pas à ma mère au moins. Peut-être qu'elle ne s'apercevra de rien.<sup>[1]</sup> Vous pourriez envoyer quelqu'un, lui dis-je. Bah ! mon domestique est resté à Ille. Ceux-ci, je ne m'y fie guère. Douze cents francs de diamants ! Cela pourrait en tenter plus d'un. D'ailleurs que penserait-on ici de ma distraction ? Ils se moqueraient trop de moi. Ils m'appelleraient le mari de la statue... Pourvu qu'on ne me la vole pas ! Heureusement que l'idole fait peur à mes coquins. Ils n'osent l'approcher à longueur de bras. Bah ! ce n'est rien ; j'ai une autre bague. » Les deux cérémonies civile et religieuse s'accomplirent avec la pompe convenable ; et Mlle de Puygarig reçut l'anneau d'une modiste de Paris, sans se douter que son fiancé lui faisait le sacrifice d'un gage amoureux. Puis on se mit à table, où l'on but, mangea, chanta même, le tout fort longuement. Je souffrais pour la mariée de la grosse joie qui éclatait autour d'elle ; pour tant elle faisait meilleure contenance que je ne l'aurais espéré ...) Le déjeuner terminé quand il plut à Dieu, il était quatre heures ; les hommes allèrent se promener dans le parc, qui était magnifique, ou regardèrent danser sur la pelouse du château les paysannes de Puygarig, parées de leurs habits de fête.(...)Cependant les femmes étaient fort empressées autour de la mariée, qui leur faisait admirer sa corbeille. Puis elle changea de toilette, et je remarquai qu'elle couvrit ses beaux

cheveux d'un bonnet et d'un chapeau à plumes (...) À Ille, le souper nous attendait, et quel souper ! Si la grosse joie du matin m'avait choqué, je le fus bien davantage des équivoques et les plaisanteries dont le marié et la mariée surtout furent l'objet. Le marié, qui avait disparu un instant avant de se mettre à table, était pâle et d'un sérieux de glace. Il buvait à chaque instant du vieux vin de Collioure presque aussi fort que de l'eau-de-vie. J'étais à côté de lui et me crus obligé de l'avertir : « Prenez garde ! on dit que le vin... » Je ne sais quelle sottise je lui dis pour me mettre à l'unisson des convives. Il me poussa le genou, et très bas il me dit : « Quand on se lèvera de table..., que je puisse vous dire deux mots. » Son ton solennel me surprit. Je le regardai plus attentivement, et je remarquai l'étrange altération de ses traits « Vous sentez-vous indisposé ? lui demandai-je. Non. » Et il se remit à boire. (...) *La nuit de noces.*

— Cette malheureuse jeune personne est devenue folle, me dit-il en souriant tristement. Folle ! tout à fait folle. Voici ce qu'elle conte :

— Elle était couchée, dit-elle, depuis quelques minutes, les rideaux tirés, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit, et quelqu'un entra. Alors M<sup>me</sup> Alphonse était dans la ruelle du lit, la figure tournée vers la muraille. Elle ne fit pas un mouvement, persuadée que c'était son mari. Au bout d'un instant, le lit cria comme s'il était chargé d'un poids énorme. Elle eut grand-peur, mais n'osa pas tourner la tête. Cinq minutes, dix minutes peut-être... elle ne peut se rendre compte du temps, se passèrent de la sorte. Puis elle fit un mouvement involontaire, ou bien la personne qui était dans le lit en fit un, et elle sentit le contact de quelque chose de froid comme la glace, ce sont ses expressions. Elle s'enfonça dans la ruelle, tremblant de tous ses membres. Peu après, la porte s'ouvrit une seconde fois, et quelqu'un entra, qui dit : « Bonsoir, ma petite femme. » Bientôt après, on tira les rideaux. Elle entendit un cri étouffé. La personne qui était dans le lit, à côté d'elle, se leva sur son séant et parut étendre les bras en avant. Elle tourna la tête alors... et vit, dit-elle, son mari à genoux auprès du lit, la tête à la hauteur de l'oreiller, entre les bras d'une espèce de géant verdâtre qui l'étreignait avec force. Elle dit, et m'a répété vingt fois, pauvre femme !... elle dit qu'elle a reconnu... devinez-vous ? La Vénus de

bronze, la statue de M. de Peyrehorade... Depuis qu'elle est dans le pays, tout le monde en rêve. Mais je reprends le récit de la malheureuse folle. A ce spectacle, elle perdit connaissance, et probablement depuis quelques instants elle avait perdu la raison. Elle ne peut en aucune façon dire combien de temps elle demeura évanouie. Revenue à elle, elle revit le fantôme, ou la statue, comme elle dit toujours, immobile, les jambes et le bas du corps dans le lit, le buste et les bras étendus en avant, et entre ses bras son mari, sans mouvement. Un coq chanta. Alors la statue sortit du lit, laissa tomber le cadavre et sortit. M<sup>me</sup> Alphonse se pendit à la sonnette, et vous savez le reste.

On amena l'Espagnol ; il était calme, et se défendit avec beaucoup de sang-froid et de présence d'esprit. Du reste, il ne nia pas le propos que j'avais entendu, mais il l'expliquait, prétendant qu'il n'avait voulu dire autre chose, sinon que le lendemain, reposé qu'il serait, il aurait gagné une partie de paume à son vainqueur. Je me rappelle qu'il ajouta :

— Un Aragonais, lorsqu'il est outragé, n'attend pas au lendemain pour se venger. Si j'avais cru que M. Alphonse eût voulu m'insulter, je lui aurais sur-le-champ donné de mon couteau dans le ventre.

On compara ses souliers avec les empreintes de pas dans le jardin ; ses souliers étaient beaucoup plus grands.

Enfin l'hôtelier chez qui cet homme était logé assura qu'il avait passé toute la nuit à frotter et à médicamenter un de ses mulets qui était malade.

D'ailleurs cet Aragonais était un homme bien famé, fort connu dans le pays, où il venait tous les ans pour son commerce. On le relâcha donc en lui faisant des excuses. (...)

*Au dénouement, l'hésitation du lecteur/ Todorov*

Thèmes fantastiques : les figures animées (Automates, androïdes, mannequins).

Selon la tradition, Dans la Prague du XVII<sup>e</sup> siècle, le grand Rabbin Loew aurait doté d'une existence provisoire, une statue d'argile, façonnée pour le servir, le Golem qui se révolta contre son maître >Arnim, Hoffman (*Princesse Brambilla*,

*Casse-noisette, Maître Puce, l'homme au sable* , A. Esquiros, Meyrink. // Le démiurge.

-le monstre : *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, Mary Shelley (1818)

-La poupée aux pouvoirs diaboliques (littérature et cinéma)

-« L'objet « maléfique (la Peau de Chagrin, la patte de singe , la main de gloire, la main d'écorché).

<https://www.youtube.com/watch?v=zSvwwiL1zJw>

<https://gallica.bnf.fr/essentiels/merimee/dictee-merimee>

<https://www.youtube.com/watch?v=2WQIh8zOw9o>

<http://mamiehiou.over-blog.com/article-la-dictee-de-merimee-avec-les-fautes-a-ne-pas-faire-expliquees-par-le-menu-regles-d-orthographe-et-84602130.html>